L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 8 juillet 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	24
Midi.....	83	28
3 P. M.....	94	31
6 P. M.....	92	30

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

L'Aveugle.
Une Sentimentale.
La Vertu de Mlle Puche.
Où étaient Sodome et Gomorrhe?
Le Jeu de l'Amour et du Hou zard.
Qui Sait ! poésie.
Cuisine.
La Comtesse Germaine, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

La révolution au Nicaragua.

Ceux qui avaient prédit que le mouvement révolutionnaire au Nicaragua n'aurait qu'une durée éphémère ; qu'il suffirait de quelques revers dans l'un ou l'autre camp pour que l'ordre fût rétabli dans la république, étaient dans l'erreur.

Hélas ! il en a été autrement ; les revers ont été nombreux des deux côtés, et à mesure qu'ils se produisaient, les courages au lieu de s'en laisser abattre, paraissaient, au contraire, y trouver des aiguillons.

N'est-ce pas hier encore que le chef révolutionnaire, le général Estrada, marchait de succès en succès, et semblait n'avoir plus qu'à s'emparer de la capitale, lui qui, cependant, avait vu pâlir son étoile si souvent depuis le début des hostilités.

Quel est, à cette heure, l'état des esprits au Nicaragua ? le gouvernement a-t-il perdu tout espoir de faire triompher sa cause, ou croit-il à son triomphe définitif ? autant de questions auxquelles même les plus avisés ne sauraient répondre ; pour eux comme pour tout le monde, l'avenir reste impénétrable.

Les dernières nouvelles nous apprennent que le gouvernement du Nicaragua suit l'exemple du gouvernement espagnol, qui, à l'époque de la dernière guerre à l'Ile de Cuba, institua le système que le général Weyler qui en était l'auteur appela "Reconcentrado".

Ce système, son nom l'indique, consiste à concentrer sur un point toutes les personnes affiliées à la même cause. Ainsi, cinq mille personnes demeurant aux environs de la ville de Grenade ont reçu l'ordre du commandant Sébastien Salinas de se rendre dans la susdite ville.

Il faudrait être sur le théâtre de la révolution pour parfaitement apprécier une telle mesure. L'ordre de Salinas est absolu et déclare ennemis du gouvernement tous ceux qui ne s'y conformeront pas dans les premières vingt-quatre heures qui suivront son émission.

On semble croire dans certains milieux que le gouvernement militaire de Grenade s'arrogera le droit d'envoyer des troupes à "Mombacho Ridge", où un mouvement révolutionnaire vient d'être réprimé, pour y faire passer par le fil de l'épée tous ceux qui seront restés refractaires à l'ordre de concentration.

Madriz joue-là son dernier atout qui vaudra ce qu'il vaudra. A tort ou à raison, il est accusé d'user d'un moyen détourné pour nuire à l'influence que pourrait avoir le gouvernement des Etats-Unis au congrès Pan-Américain, qui siègera prochainement à Buenos-Aires, dans la République Argentine.

Un journal de Managua prétend, sous l'inspiration du Président du Nicaragua, qu'une coalition Latine-Américaine combattra l'influence des Etats-Unis au Congrès.

Au Ministère des Affaires Etrangères à Washington aucune information du genre n'a été reçue, mais à la Légation Vénézuélienne, comme à l'Ambassade américaine à Caracas, on croit deviner qu'il existe un sentiment hostile aux Etats-Unis qui ne se manifeste pas ouvertement dans certains cercles officiels ; et les Etats-Unis, sans s'en trop occuper, verraient avec indignation l'invocation d'incidents diplomatiques entre le Nicaragua et eux pour leur nuire au Congrès en question.

Flaubert inconnu.

Grâce à l'intervention de M. Louis Bertrand qui, l'an dernier, nous révélait déjà une version inédite de la "Tentation de saint Antoine," Mme Grour, la nièce de Flaubert, s'est décidée à permettre la publication d'autres pages inconnues du grand écrivain. Ce sont des notes de voyage qu'il prenait au jour le jour, sans phrases, sans recherche de style, et sans atténuer quoi que ce soit de la vivacité de ses impressions. Il est trop évident que l'auteur n'écrivait que pour lui, avec une liberté qui ne permettrait pas de citer ici certains passages, mêmes traduits en latin. Cela dépasse de beaucoup les audaces de la "Correspondance." Mais ce déshabillé est pour plaire aux lettrés qui aiment à surprendre les procédés d'un auteur et le travail d'esquisse d'où sortira l'œuvre définitive. C'est pourquoi la revue "les Marges" a jugé intéressant d'en donner quelques pages avant qu'elles paraissent dans l'édition complète actuellement en cours. Les plus importantes sont d'un carnet anglais, recouvert en maroquin brun, où Flaubert griffonnait au crayon pendant le séjour qu'il fit en Egypte de 1849 à 1851. On pourra comparer le récit de son arrivée à Eneh, le 6 mars 1850, avec la description qu'il adresse de cette même journée à son ami Bouilhet, le 13 de ce mois. Voici, d'autre part, un lever de soleil qui donne une idée de la manière hachée des notes du carnet. Flaubert le contemple du haut des Pyramides, le 6 mars 1849 : "En face, le ciel a une bande d'orange du côté où va se lever le soleil — tout ce qui est entre lui et nous est tout blanc et semble un océan —cela se retire et monte — soleil—il va vite et monte par dessus les nuages oblongs qui semblent du duvet d'un flou inexprimable—les arbres, des bouquets de village, semblent dans le ciel —toute la perspective est droite et perpendiculaire comme je l'ai déjà vue une fois du port de la Picade — derrière nous le désert, vagues de sables violettes c'est un océan violet—le jour augmente—il y a deux choses : désert sec derrière nous, et une immense verdure charmante sillonnée de canaux, tachetée çà et là de touffes de palmiers, et puis au fond un peu à gauche les minarets du Caire et surtout la mosquée du Mehemet dominant les autres—je trouve du côté du soleil levant "Humbert frotteur". Deux autres séries de notes étrangères au carnet appartiennent à des séjours que Flaubert fit en Italie, l'un en 1845, l'autre en 1861. Ces notes italiennes sont beaucoup plus "écrites". On voit, dans les premières, quel enthousiasme Canova avait su inspirer au jeune voyageur. "L'Amour et Psyché", de la villa Sommariva, à Côme, l'avait littéralement fasciné, au point qu'il ne vit pas autre chose dans la galerie, et qu'il ne put se tenir d'embrasser ce beau marbre. En 1861, Flaubert n'avait rien perdu de sa juvénile ardeur ; mais, cette fois, c'était une beauté vivante qui caussit ses transports ; une jeune malade, aperçue à Rome, dans le c'oître de Saint-Paul-Hors-les-murs, lui a inspiré des accents plus lyriques que les cris d'amour de Mathô.

LA FAUNE ET LA FLORE DES PLANETES.

Paris, 27 juin 1910.

Les planètes sont-elles habitées ? D'autres humanités vivent-elles dans notre voisinage ? Les canaux de Mars sont-ils l'œuvre d'une main intelligente et avons nous raison de vouloir faire aux habitants de cette planète des signaux que d'ailleurs ils ne comprendraient guère, même s'ils s'en apercevaient ?

S'ils font tant de canaux, c'est qu'ils en ont grand besoin ; ils ont donc autre chose à faire qu'à penser à notre petite boule perdue dans l'espace.

Et puis, ont-ils des lunettes ? Sont-ils plus ou moins avancés dans les sciences ? Enfin, existent-ils ?

C'est ce sujet, auquel plusieurs s'intéressent, que M. Edmond Perrier, membre de l'Institut et directeur du Muséum, a traité l'autre soir à la Tour Eiffel, dans sa très intéressante conférence sur "la vie dans l'univers".

Nous ne saurions reproduire les données scientifiques développées par lui. Elles ne peuvent intéresser que les savants. Nous ne voulons retenir de cette conférence que ce qui est à notre portée, comme à la portée de tout le monde. Ce qui nous a paru admirable, c'est la logique des déductions faites par un professeur d'histoire naturelle, d'après les données de l'astronomie. L'astronome donne les chiffres et les faits : le naturaliste en conclut que la vie est là sous telle forme et non sous telle autre, d'après les lois qui régissent notre globe.

Et si ces lois n'étaient pas les mêmes ? Si l'être pensant comme nous avait des ailes dans telle planète, ou nageait comme un poisson dans telle autre ? S'il y avait une planète où l'homme était réellement ce que dit Pascal : un roseau pensant ?

Vous en demandez trop. Nous ne savons que ce que nous voyons, et nous ne pouvons raisonner que d'après ce que nous savons. La vie est partout ; nous ignorons quelles formes elle emprunte ailleurs.

Les planètes de notre système solaire sont partagées en deux catégories, les plus grosses qui sont les plus éloignées du soleil : Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, et les plus petites qui sont aussi les plus rapprochées, comme Mercure, Vénus, la Terre et Mars. Nous ne parlons pas des autres qui sont trop petites pour qu'on s'en occupe. C'est le menu fretin. On en découvre tous les jours.

Comment les savants sont-ils arrivés à connaître la densité et la température des planètes ? C'est ce que nous ne saurions dire et, quand nous le saurions, nous nous garderions de le dire, car cela n'amuserait personne. Nous avons donc toutes sortes de raisons de l'ignorer. Toujours est-il que les grosses planètes ont une densité très faible. Un homme s'enlisserait sur Jupiter et Saturne. Il ne pourrait pas rester à la surface, tellement la matière y est légère et sans consistance.

Nos petites planètes ont, au contraire, une densité à peu près égale à celle de la Terre, et ici l'on peut raisonner des conséquences de leur état.

Mercure est le plus proche voisin du Soleil. Son année n'est que de quatre-vingt sept jours, pas même le quart de la nôtre. Un centenaire y aurait à peine vingt-quatre de nos années. Mais la température est excessive sur cette planète ; elle est en moyenne de soixante-six degrés centigrades. Rien, en conséquence, n'y peut vivre des plantes et des animaux que nous connaissons. Entouré de vapeurs brûlantes, Mercure est un véritable étouffoir. Laissons donc Mercure de côté.

Vénus est plus près du Soleil que la Terre. Son année est de deux cent vingt-quatre jours, environ sept de nos mois et quelques jours. Il y fait plus chaud que sur la Terre, à zone égale, mais Vénus n'est presque pas inclinée sur le plan de son écliptique ; il en résulte que cette planète n'a pas de saisons, et que ses pôles ayant des glaces, comme les nôtres, les régions équatoriales sont à peu près inhabitables, tandis que notre région y jouit d'un printemps perpétuel. Les vapeurs cependant y sont très denses, et, dans ces conditions, la flore et la faune y doivent correspondre à celles de notre époque carbonifère.

Vénus n'est pas le paradis qu'on pourrait s'imaginer. C'est un monde en formation, en retard de quelque cent ou deux cent mille ans. On n'y voit que des fougères gigantesques et des insectes monstrueux, d'immenses libellules, pas d'oiseaux ni d'abeilles, mais des reptiles énormes, des crapauds, des crocodiles et des monstres comme le fameux diplodocus trouvé en Amérique et dont le Muséum possède une reproduction.

Pas de fleurs non plus ! Vénus sans fleurs, n'est plus Vénus. Il faut débaptiser cette planète.

Dis-moi Vénus, quel plaisir trouves-[tu,
A contempler l'affreux diplodocus?

L'être humain constitué comme nous n'y est pas possible.

Mars est plus loin que nous du Soleil. Sa tournée annuelle est de six cent quatre vingt-six de nos jours, presque le double de notre année. La température moyenne y est seulement de neuf degrés au-dessous de zéro. Les nuages n'encombrent pas son ciel, et telle est la pureté de son atmosphère que les fleurs y sont plus belles qu'ailleurs ; c'est aussi le pays des papillons et des oiseaux.

Le milieu crée l'organe. Si donc il y a des êtres pensants dans ces deux planètes, c'est qu'ils ont pris sur Vénus la forme d'une libellule géante, et comme nous appelons aussi ces insectes des "demoiselles", nous rentrons dans le domaine du rêve.

Sur Mars, au contraire, l'être pensant doit avoir des ailes. On n'y a nul besoin d'aéroplanes.

Aigle ou libellule, que préférez-vous ?

Au pays des fleurs et des papillons, il serait triste d'être hibou, mais avoir des ailes, quel rêve ! On pourrait dire : chouette alors !

Quant aux canaux de Mars, il n'est nullement prouvé encore que ce soient des canaux. On constate des lignes droites, mais si les habitants de Mars étudient notre terre, comme nous étudions leur planète, ils doivent aussi s'imaginer que la mer Rouge et l'Adriatique sont des canaux. Dieu sait ce qu'ils s'imaginent à notre égard !

Et puis, s'ils ont des ailes, comment font-ils des canaux ?

Un homme mal disposé pourrait dire de Mars ce que Voltaire disait en quittant la Hollande : "Adieu canaux, canards, canaille !" Ce qui était fort injuste, car les Hollandais sont de très braves gens, qui ne volent pas comme les habitants de Mars.

Le cours du Docteur Doyen.

Le professeur Doyen à une de ses dernières leçons a exposé la genèse du cancer et a rappelé que, le premier, il a démontré que les diverses variétés de tumeurs malignes ont la même origine infectieuse. C'est également lui, qui, le premier, a réussi à cultiver le microbe de cette terrible affection et on sait avec quelle vivacité, pour ne pas dire plus, cette découverte a été combattue.

C'est en 1888, que M. Doyen a fait ses premiers essais de vaccination anticancéreuse, mais la campagne violente qui s'ensuivit l'obligea d'interrompre ses recherches. Il ne les reprit que douze ans après et prouva "que le cancer se produit par l'introduction d'un parasite particulier dans une cellule déjà altérée", constatation de première importance, car on connait ainsi le mécanisme de la formation du cancer.

Ce microbe provoque la multiplication désordonnée des cellules, par l'irritation que sa présence y provoque. Ce sont ces cellules malades, en nombre exagéré, qui constituent la tumeur.

Le docteur a été très vite amené à constater que le bistouri était un remède inefficace en la circonstance : "Le bistouri, déclarait-il dernièrement, et je suis placé pour le savoir, ce ne doit être qu'un instrument à ouvrir des portes, à rendre accessible ce qui ne l'est pas. Ce n'est pas un remède en soi. Pour le cancer, il sert seulement à en porter le germe plus profondément."

En 1901, le docteur Doyen essaya la vaccination du cancer par des toxines et des microbes morts. Puis il a combiné cette vaccination avec le traitement par les cellules phagogènes. Le risque d'accidents anaphylaxiques fit changer le Doyen de méthodes.

Actuellement, sa méthode nouvelle de vaccination antinéoplastique donne des résultats remarquables, à condition de l'employer assez longtemps.

Mais pour les cancers accessibles, cancers de la langue, du sein, du rectum, du vagin, de l'utérus, le docteur Doyen a trouvé un autre procédé de guérison plus sûr et plus rapide, en soumettant les tissus contaminés à une température de 57 degrés.

En somme, la leçon de M. Doyen aboutissait à cette conclusion, que depuis l'application des méthodes d'immunisation, l'enseignement de la médecine doit être transformé. L'enseignement actuel, a dit en terminant le professeur, n'est que l'A. B. C. de la médecine. Une réforme s'impose et c'est au public de l'exiger.

De vifs applaudissements ont salué la péroraison du docteur Doyen.

Contrefaçon allemande.

Il existe, à Colmar, une fabrique allemande de.... faux produits de la régie française. Celle-ci lui intente d'ailleurs un procès en contrefaçon. Les avocats ont apporté à la barre des paquets de tabac et de cigarettes : c'est un plagiat éhonté des "élégantes", des "hongroises", du "caporal", du "Maryland". Ces paquets portent la banderole blanche avec l'inscription "Contributions indirectes" et cette indication "Exportation". Les consommateurs croient que ces produits ont été réellement exportés en Allemagne par la régie française. Il se pourrait que ce procès eût des suites fort intéressantes, car il y a aussi la manufacture impériale des tabacs, à Strasbourg, qui ne dédaigne pas de faire usage du français sur ses paquets et qui contrefait, d'une manière non moins déloyale, les produits de la régie française.

Assemblée des directeurs de la Compagnie des cars.

Le Conseil de Direction de la New Orleans Railway Company s'est réuni hier après midi à 1:30 heure pour prendre connaissance des dernières propositions des employés au sujet de la durée du contrat et de la question de salaires. La séance était présidée par M. Hugh Mc Closkey.

Après une courte délibération les directeurs ont décidé que les conditions posées par les employés étaient inadmissibles, et ont résolu de s'en tenir à leur précédente contre-proposition à laquelle cependant ils ont apporté quelques changements.

Voici les résolutions qui ont été votées à l'unanimité :

"Résolu que le président se mettra en rapport avec l'Association amalgamée des employés de chemins de fer électriques d'Amérique, Division No 194, et l'informera que sa contre-proposition est déclinée, et que la compagnie n'a rien à ajouter à sa précédente proposition d'une augmentation de 1|4 de cent par an et un contrat de six ans.

"Que, cependant, elle consent à réduire la durée du contrat à cinq ans, à condition que, dans le cas où l'Exposition Universelle du Canal de Panama serait tenue à la Nouvelle Orléans, ce contrat soit prolongé d'une année et qu'un bonus de 1 1|4 cent soit ajouté au salaire des employés pendant l'année de l'Exposition.

"Résolu en outre que le salaire des ouvriers et manœuvres employés dans les ateliers de la compagnie restera tel qu'il a été accepté par entente mutuelle.

"Le service régulier des employés aura autant que possible une durée journalière de 10 heures.

"Aucun service régulier ne sera de moins de huit heures.

"Tout motorman ou conducteur appelé à faire un travail supplémentaire sera payé à raison de 50 pour cent en sus du tarif ordinaire".

M. Hugh McCloskey, président de la compagnie, a immédiatement transmis ces résolutions aux employés qui tiendront une nouvelle assemblée générale en vue de prendre une décision finale.

On a tout lieu de croire que les propositions de la compagnie sont définitives et qu'elle refusera de prolonger les négociations en cas de non acceptation des employés.

Parmi ces derniers les nouvelles conditions sont diversement commentées : les uns sont en faveur de la grève qui, espèrent-ils, obligerait la compagnie à céder ; les autres jugent ces conditions acceptables et seraient d'avis de renouveler le contrat aux termes proposés par la compagnie.

M. Mahon, président de l'Union, a dit hier soir que les nouvelles propositions faites par la compagnie seraient discutées à une réunion générale convoquée pour ce matin. D'après les rumeurs mises en circulation dans la soirée il est à peu près certain que les propositions seront rejetées, ce qui provoquera inévitablement une grève, probablement à partir de lundi matin.

D'autre part les employés ont reçu, hier soir, un appui moral du Conseil du Travail.

Au cours d'une réunion des membres de ce corps, des résolutions approuvant la conduite des employés des cars ont été votées.

Un télégramme reçu dans la soirée par M. Mahon annonçait que la New Orleans Railway Company avait chargé des agents à Chicago d'engager des "strike breakers" à raison de $3.50 par jour pour remplacer les employés ici en prévision d'une grève.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris :
$12 .. Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80...3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, son abonnée y est donc inclus. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 56. Commencé le 27 Mai 1910

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

DEUXIÈME PARTIE

Aventures de dix millions de bijoux

II

UN RAISER AUX ENCHÈRES.

Suite.

—Aucun, jamais.....

—Cela, vous pouvez, du moins, me le jurer ?

—Oh ! je le jure et de grand cœur ! dit-il avec élan.

—Cela me suffit. Merci, monsieur.

Et ils se séparèrent.

Parabier ne voulut point rapporter cette conversation étrange à Maurice.

Mais il lui renouvela son avertissement :

—Prends garde... Elle te prépare une de ces ruses de femme où les hommes les plus adroits vont tous donner tête baissée..

—Je serai prudent !

Mais sait-on jamais d'où part le coup de tonnerre qui doit vous foudroyer ?

Il y eut, durant ce même hiver, une fête de charité organisée par la colonie française de New-York pour venir en aide à tous les pauvres exilés de la mère patrie et destinée également à fournir des fonds à plusieurs œuvres de bienfaisance.

Parabier et Bargeton étaient, tous deux, commissaires de cette fête. - Il n'y avait aucune raison ni aucun prétexte pour que Maurice n'y assistât pas.

Ensemble, ils examinèrent la situation.

Il était certain que Liliane viendrait. Les plus jolies et les plus riches, parmi les jeunes filles de New-York, qu'elles fussent ou non françaises, n'y manquaient jamais. Et déjà l'on savait comment serait organisée la fête et que, parmi les boutiques et les comptoirs les plus élégants et les plus luxueux, Liliane vendrait des fleurs rares, cueillies dans les serres les plus renommées ou transportées à grands frais, pour un soir unique, des régions les plus lointaines et les plus favorisées.

—Si je n'y allais pas ! avait dit Maurice, au premier moment.

—Non, cela est impossible.... M. Gervoise en serait froissé.... Mais je serai là, et si tu as besoin d'une aide, nous serons deux....

Maurice murmura, accablé :

—Pourquoi faut-il que je me défende contre elle.... J'en suis arrivé à la redouter comme si elle était mon ennemie.....

—Oui, et j'ai peur d'une chose....

—Dis-moi tout....

—J'ai peur que tout ce que tu feras ne tourne contre toi.... que tous les efforts pour t'éloigner d'elle ne t'en rapprochent.. que tout ce que tu tentes pour n'être pas aimé n'augmente, au contraire, son amour....

Maurice soupira.

—Et toi, ami, où en es-tu ? dit Hector.

—Oh ! moi, c'est bien simple.

—Ah !

—Oui, j'en suis fou, et je ne dore plus....

Depuis leur entretien dans le bureau de Gervoise Liliane et lui n'avaient pas échangé une parole. Ils s'étaient aperçus de loin, par hasard. Et chacun des deux avait pu croire qu'ils ne s'étaient pas vus....

Enfin arriva le soir de cette réunion charitable et mondaine.

L'originalité de ces fêtes est que des jeunes filles, choisies parmi les plus élégantes et les plus jolies, y tiennent des comptoirs où elles vendent des futilités à des prix exorbitants. C'est une façon de faire la charité en s'amusant. Et pourvu que l'on fasse la charité, qu'importe la manière. Le but est atteint qui est de venir en aide aux pauvres et de soulager des malades. Il y avait des boutiques où l'on vendait des éventails en papier qui coûtaient bien cinq sous et qu'on se disputait à coups de dollars. Des cigarettes, des cigares, des pipes, s'enlevaient et se renouvelaient sans cesse. Des ouvrages de femme, plus délicats, des broderies, des dentelles de jeunes mise, étaient cédées à des prix qui eussent fait la fortune de plusieurs familles. Cravates, breloques, bijoux de fantaisie, mais sans valeur réelle, lingerie, jouets, articles pour les cotillons, des livres, des chromolitographies, des bonbons, des fleurs, des armes, des séries de vues photographiques, des albums, puis des raquettes de tennis, puis des cravaches, des éperons, des guêtres, des housseaux, tout ce que les organisateurs pouvaient ramasser de menus objets parfois vulgaires, parfois intéressants.. L'objet n'était qu'un prétexte d'achat, et il se passait des folies devant certains comptoirs où des jeunes gens, millionnaires et en rivalité amoureuse, faisaient monter de dix dollars à dix mille un mouchoir de batiste au chiffre de celle qu'ils aimaient.

Liliane, nous l'avons dit, tenait une boutique de fleurs.

Sa boutique n'était pas, on le pense, la moins achalandée, la moins visitée.

Il y avait pour cela trois excellentes raisons : la première, c'est que la jeune fille était encore à peu près inconnue puisqu'elle avait fait tout récemment son apparition dans le monde : la seconde, c'est qu'elle était admirablement belle, d'une beauté étrange et comme imprévue. Il était difficile de rester indifférent à son regard, tout à la fois sombre et doux. Or, elle avait des soupirants, dont deux, très sérieusement épris, s'étaient déclarés déjà à Gervoise et à Jacqueline. Liliane, d'accord avec son père et sa mère, avait fait répondre qu'elle voulait attendre avant de s'engager. Ce n'était ni un refus ni une acceptation. Et les amoureux n'avaient pas perdu toute espérance. L'un s'appelait Dorritt, riche éleveur de l'Arkansas, géant blond, aux yeux durs, cow-boy dont il avait les mœurs, brutal et débauché, querelleur, ayant la main malheureuse, car il avait tué toutes les fois qu'il s'était battu. Officier dans les rough-riders, lors de la guerre contre l'Espagne, il s'était distingué par sa bravoure folle et avait été blessé deux fois. L'autre était Karl Simons, dont les affaires financières venaient de consacrer la toute récente royauté, et qui, jeune encore, semblait parti pour rivaliser avec les plus fameux manieurs d'argent. Karl Simons, précis, nerveux, travailleur, de mœurs irréprochables, était bien le représentant de cette forte race intelligente et audacieuse, appelée aux plus hautes destinées. Enfin la troisième raison qui attirait l'attention générale des hommes, des femmes, mais surtout des jeunes gens, autour du comptoir de la jolie Française, c'est qu'elle était c'est qu'on la savait extrêmement riche. Elle valait, pour employer l'expression américaine, d'une part l'héritage de vingt millions laissé par le bon Robert Robertson, en dehors même des dix millions de bijoux qui devaient entrer dans sa corbeille de noces, et d'autre part tout ce que Denis Gervoise lui attribuerait en dot. Or, on savait Gervoise très riche et soutenu, dans toutes ses affaires et dans toutes ses inventions, par un bonheur constant, une chance qui ne s'était jamais démentie.

Dès l'ouverture de la tête, le comptoir de Liliane fut assiégé. Elle ne vendait pas de bouquets, elle ne vendait que des fleurs séparées, une à une, et Dieu sait à quels prix fantastiques elles montèrent.

Karl Simons et Dorritt avaient donné le branle, en dévalisant la gentille fleuriste de tous ses œillets, les uns rouges, les autres blancs.

Les œillets rouges avaient été distribués par Simons à tous ses amis, qui les mirent à leurs boutonnières comme un signe de ralliement en cas de bataille.

Les œillets blancs, sous la direction de Dorritt, avaient suivi le même chemin, à la boutonnière de tous les partisans de l'ancien officier des Rough.

Une fortune s'amassait, à coups de dollars ou de banknotes, dans le sac en peau de chagrin où Liliane entassait pêle-mêle or, argent et billets, et rapidement la boutique se vidait.

Une fois vide, elle ne pouvait plus se remplir, car on était en plein hiver, et les fleurs sont rares. Celles qui étaient offertes par la jeune fille avaient, nous l'avons dit, été choisies dans les serres les plus riches ou venaient de régions éloignées où le soleil est clément.

Liliane prêtait peu d'attention à ce qui se passait, et son succès paraissait lui être indifférent.

Elle faisait son gentil métier avec un sourire, le même sourire banal pour tous, et un peu triste.

Et parfois dépassant la cohue qui affluait devant elle, son regard allait chercher dans la foule, au long des autres comptoirs,